

Gare aux électrochocs servis au Douglas Hospital de McGill University

François Harvey

Number 114, Fall 2007

Sécurité / Surveillance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harvey, F. (2007). Gare aux électrochocs servis au Douglas Hospital de McGill University. *Moebius*, (114), 67–70.

FRANÇOIS HARVEY

*Gare aux électrochocs servis au Douglas Hospital
de McGill University*

Un épais flux de voyageurs indifférents, revêtus de manteaux de couleurs aussi sombres que leurs visages, arpentaient les tunnels du réseau de ce métro-là. L'homme marchait parmi eux, le long des corridors aux murs carrelés, cherchant une sortie. C'était, paraît-il, jour de grève, mais les trains de passagers arrivaient tout de même dans les stations, ouvraient puis refermaient leurs portes, remplis de passagers qui n'allaient nulle part, prisonniers du conflit. Personne ne s'en plaignait, sauf l'homme : où était l'air libre ?

Sur des tribunes improvisées, des chefs en sarrau blanc haranguaient doctement des petits groupes de voyageurs, mais l'homme ne voulait surtout pas participer au débat. Il ne désirait qu'une seule chose : rentrer chez lui et retrouver la paix. Mais ça durait : il marchait, montait puis redescendait des escaliers, parcourait des galeries aux plafonds bas, faiblement éclairées par des ampoules électriques protégées par des cages grillagées. Pas de sortie... Et personne ne protestait. La peur grimpait en lui tandis qu'il sillonnait ce labyrinthe dans lequel les égarés consentaient à demeurer enfermés.

Une fillette s'approcha.

« Je suis perdue », lui dit-elle.

Il lui prit doucement la main. Comment une petite fille pouvait-elle avoir été laissée à elle-même dans un endroit pareil ? Il fallait, pour la petite comme pour lui,

trouver une voie vers la surface. Ils marchèrent longtemps. Tout à coup, la main de l'enfant glissa de la sienne et quand il se retourna, ce fut pour l'apercevoir, de dos, déjà très loin dans la foule, tirée par deux autres hommes. Il courut à leur poursuite, dévala un escalier, bouscula des voyageurs, mais déjà les portes d'un train se refermaient sur l'enfant et ses ravisseurs. Trop tard ! Qu'allait-il arriver à cette petite fille ? Qu'allait-on lui faire ? De quelle manière briserait-on son enfance ? Quelle horreur d'avoir échoué !

Ses pinsons le réveillèrent qui piaillaient dans leur cage. Ouf ! Cinq heures du matin... Un peu de soleil pénétrait déjà par les rideaux bleus refermés sur la chambre bleue. À ses côtés, sa femme, si belle, était bien là qui dormait. Très lentement, son cœur voulut bien retrouver un rythme normal. Une profonde fatigue le submergeait : il aurait bien voulu, lui aussi, s'apaiser, dormir encore. Sauf que demeurer couché signifiait prendre le risque de retourner aussitôt là-dedans. Chaque matin, d'ailleurs, se présentait le même dilemme. Il glissa donc lentement hors du lit, saisit sa robe de chambre et passa au salon, sans faire de bruit, pour n'éveiller personne. Couchée sur son divan, une petite chienne semblable à un renard ouvrit les yeux, attendant une caresse. C'était Amie, trouvée ce printemps-là par sa femme. Il fit le café, tira les rideaux qui recouvraient les larges fenêtres, se livra un moment à la lumière du jour naissant. Puis il s'assit et grilla deux ou trois cigarettes de suite. Tout le village dormait, sauf les oiseaux réveillés depuis longtemps par le soleil qui émergeait maintenant à l'est, du côté des terres d'où sortirait le maïs. Il frissonna, pieds nus dans la vieille maison ancestrale. Dans sa cage, un jeune furet, une femelle elle aussi, se mit à tapoter frénétiquement le sol comme si elle applaudissait.

Fumer, s'intéresser au chien, au furet, aux pinsons, et prendre quelques gorgées de café bien chaud. C'est ainsi, comme à l'habitude, que les dernières volutes du cauchemar s'estomperaient.

Il monta au premier, passant lentement d'une marche à l'autre : l'escalier gémissait sous ses pas. Il observa avec soulagement le souffle régulier de son petit garçon, cou-

ché dans un grand lit aménagé dans son bureau. Arrivé la veille pour la fin de semaine, son fils repartirait le lendemain. S'il n'avait été couché là, lui, le père, se serait assis devant son ordinateur pour travailler quelques photographies, pour imprimer dans la réalité des images de beauté et soulager ainsi sa tête qui bourdonnait tout le temps.

Devant sa pharmacie, il hésita devant un flacon de comprimés de morphine. Mais il devait conduire, plus tard ce matin-là, sa femme et son garçon à Québec. Pour visiter les Plaines d'Abraham, la Citadelle, traverser le hall d'entrée du Château Frontenac et arpenter la terrasse Dufferin. Pour y compter les canons éteints. Pour donner à son fils une leçon d'histoire. Montcalm, Wolfe, la Conquête. Et il lui faudrait demeurer vigilant sur la route et présent dans les conversations. Donc, il avala plutôt deux grosses pilules rouges de Tylenol puis retourna se glisser sous les couvertures bleues où il retrouva la bonne chaleur irradiant de sa femme assoupie.

Il considéra un long moment son beau visage, puis il ferma les yeux.

« Ça passera », se dit-il, avant de plonger dans un sommeil sans rêve.

